

A quel «réel» les travailleurs sociaux ont-ils affaire? Quel est ce «réel» qu'ils ont pour tâche de transformer? Les problèmes sociaux sont-ils réels ou construits? Plus largement, percevons-nous le monde réel à l'extérieur de nous ou ne percevons-nous que ce qui existe à l'intérieur de notre esprit? Ce que nous appelons un «fait» est-il une chose réelle ou construite*? Le réel est-il accessible à la connaissance* ou la connaissance ne connaît-elle qu'elle-même d'une manière autoréférentielle?

Nous utilisons des termes comme «folie», «marginalité», «déviance», «vulnérabilité», «pauvreté», «entités surnaturelles», «domination», «pouvoir», «maladie», «guérison» et encore une multitude d'autres mots désignant des phénomènes censés exister dans le monde social que nous tenons pour réel. Mais, en définitive, que peuvent bien désigner ces mots ou quel est le mode d'existence des choses auxquelles ils se rapportent?

Habituellement, dans notre langage ordinaire, ce qui est réel n'est pas construit et ce qui est construit est artificiel ou non vrai. Des phénomènes comme «femmes battues» ou «enfance maltraitée» sont-ils réels ou construits? Cependant, poser une telle question peut laisser entendre qu'il n'existe pas de femmes battues ou d'enfants maltraités et que ces phénomènes ne seraient que des constructions intellectuelles. Une telle position serait scandaleuse, car les souffrances des femmes et des enfants subissant des violences sont des expériences effectivement vécues qui marquent profondément et inséparablement les corps et les esprits.

Nous ne considérons généralement que ce qui est concret est réel, alors que ce qui appartient au monde des idées abstraites ne le serait pas. Les objets que l'on peut percevoir avec nos sens, ou alors comme dans les sciences avec des instruments amplifiant nos sens, seraient bien réels, alors que nos idées n'auraient aucune réalité quand bien même, elles s'intéresseraient parfois à de ces choses réelles que nous pouvons percevoir. Notre intuition semble confirmer une telle distinction.

Pourtant, la distinction entre réel et construit ou entre concret et abstrait semble nous conduire dans une impasse pour définir le réel. La pierre grise que je vois au loin sur le chemin est bien réelle et si nous butons dessus, nous en serons convaincus. Cependant, cette pierre grise existe aussi dans notre esprit en tant qu'idée de pierre et idée de gris. Si «pierre» et «gris»

n'avaient aucune existence dans notre esprit, nous ne pourrions pas user de ces mots pour désigner cet objet et sa couleur et nous ne pourrions pas former dans nos esprits, en son absence, une image de cette pierre.

James (2006) règle la question du réel et du construit, du concret et de l'abstrait de manière pragmatique. La règle pragmatique énonce que ce qui est réel est ce dont nous sommes obligés de tenir compte, quoi qu'il en soit (2006, p. 95). Nous devons donc tenir compte, en tant qu'ils sont des «êtres» réels, des percepts* que nous éprouvons lorsque nous percevons quelque chose ainsi que des émotions* qui leur sont associées. Nous devons également tenir compte des idées* ou des concepts* en tant qu'ils ont une efficacité* dans notre expérience* du monde et que, en tant qu'efficaces, ils sont réels. En tant qu'êtres réels, les concepts se distinguent des expériences, qui sont pourtant tout aussi réelles. Les premiers ont une certaine «éternité» qui leur permet de faire ingression dans des expériences, alors que ces dernières sont fugitives, singulières et ne durent que l'instant où nous percevons quelque chose. En définitive, ce qui est réellement réel est l'expérience en tant qu'elle est composée de notre perception du monde et des idées ou concept que nous avons à propos de ce monde. Dans ce sens, le réel n'est ni le territoire ni la carte, mais l'expérience du voyageur qui «sent» tout à coup où il se trouve dans le territoire grâce à la carte géographique et qui sait quel chemin il doit emprunter. Territoire et carte sont des ingrédients de l'expérience et, en ce sens ils sont réels, mais la réalité ultime est l'expérience.

Dans la vie courante, nous expérimentons comme étant réelle la jonction qui s'effectue entre une chose que nous percevons et des idées que nous avons à propos de cette chose. Lorsque nous avons à agir envers autrui, le réel concerné par cet agir est constitué de l'existence* des individus auxquels nous nous adressons, c'est-à-dire leur «existence en acte» et des idées que nous avons de cette existence. Nous expérimentons que les idées que nous avons de l'existence d'autrui conditionnent la manière dont nous nous adressons à eux par nos propos et nos actions. Si ce n'était pas le cas, toutes les idées seraient également adéquates, car n'ayant aucune conséquence dans nos manières d'agir. Or, par exemple, nous savons qu'effectivement des idées racistes entraînent des actes racistes et des idées humanistes des actes de respect d'autrui.

Pour un travailleur social s'adressant à des prostituées appelées aujourd'hui «travailleuses du sexe», la prostitution présente l'évidence de la réalité.

Ce réel est un composé constitué de l'existence en actes de ces personnes – des actes comme arpenter la rue, demander de l'argent, monter dans une chambre, effectuer des prestations sexuelles – et des idées à propos de cette activité et des personnes qui l'exercent, comme «c'est une activité honteuse», «ces femmes sont victimes de la domination mâle», «elles ont choisi de manière autonome ce métier». Le réel de la prostitution pour les travailleurs sociaux, c'est-à-dire ce dont ils tiennent compte, est la rencontre de ce qu'ils voient de ces existences en acte et des idées morales, psychologiques, sociologiques à propos de ces existences.

Il est difficile, voire inutile, de dissocier le réel composé de choses et d'actes du réel composé d'idées en raison de ce que, au sein de l'expérience, il n'y a qu'un réel unifié constitué de choses perçues et de choses pensées. Nous ne pouvons que difficilement et suite à un effort d'abstraction décoller les idées des choses, les idées des actes.

Suivant la règle du pragmatisme, le réel est ce à quoi nous nous adressons parce que nous ne pouvons faire autrement, parce que ce réel s'impose à nous. Un scientifique s'adresse au neutrino, un guérisseur s'adresse aux entités surnaturelles, un travailleur social s'adresse au devenir des personnes vulnérables. Pour ces types de professionnels, ce à quoi ils s'adressent a une existence réelle. Pourtant, l'activité par laquelle ils s'adressent à ce qui, pour eux, est réel diffère. Le scientifique fait exister ses objets, par exemple le neutrino, par l'expérimentation en laboratoire et le neutrino devient alors son répondant en se manifestant dans ses dispositifs expérimentaux. Le guérisseur s'adresse aux entités surnaturelles, qui répondent dans son dispositif de soin notamment en «produisant» une guérison. Le travailleur social s'adresse au devenir des personnes auxquelles il a affaire et ce devenir répond par une augmentation de la puissance d'exister des individus. Dès lors, le réel ne peut exister en dehors d'une pratique à laquelle il répond notamment en faisant sentir, penser et agir.

La réalité ultime est l'expérience que nous faisons des choses, mais ces choses que nous expérimentons ont aussi une réalité indépendante de nous. Le problème est que nous sommes ignorants de ces choses pourtant réelles. Néanmoins, c'est bien cette réalité que nous cherchons à connaître rationnellement, même si elle n'est accessible que par l'intermédiaire de notre expérience, qui est à la fois perceptive et conceptuelle.

Notre effort de rationalisation est comparé par Whitehead au vol d'un avion qui part du «réel immédiat», de l'expérience des faits, pour en dégager des

«idées» avant d'y revenir pour mieux comprendre ce réel, c'est-à-dire pour enrichir ou élever l'expérience. «La réalité concrète est le point de départ du procès de l'expérience individuelle, et elle est le but de la rationalisation de la conscience. Le prix remporté est l'élévation de l'expérience par la conscience et la rationalité» (Whitehead, 2004, p. 144).

Le réel n'est pas stable. Il est toujours en mouvement et, de plus, il est toujours en train de s'enrichir par l'activité de la conscience*. Comme le dit James: «Ce qui existe réellement, ce ne sont pas des choses, mais des choses en train de se faire» (2007, p. 177). Cependant, notre conscience ne peut saisir la totalité de ce que nous appelons la réalité en train de se faire. Nous n'en saisissons que des parcelles, et parfois la succession de certaines de ces parcelles. «Aucune parcelle de la réalité n'est éclipsée du point de vue de la parcelle suivante, pourvu que nous appréhendions la réalité sensiblement et dans des pulsations suffisamment petites – et c'est bien par pulsations qu'il nous faut la saisir, car la portée de notre conscience est trop limitée pour embrasser la plus grande collectivité des choses, si ce n'est nominale-ment et abstraitement» (James, 2007, p. 190).

Les concepts ont une réalité en raison de leur efficacité pratique. Pourtant, ils peuvent aussi arrêter le mouvement de réel en devenir*. Ils opèrent par coupes et séparent les parcelles d'expérience, alors que nous expérimentons aussi les relations entre ces parcelles d'expériences. «La réalité s'écroule en passant par le crible de l'analyse conceptuelle; elle s'élève lorsqu'elle vit sa propre vie indivisée – elle perce et bourgeonne, elle change et crée» (James, 2007, p. 178). La réalité de la vie en train de se dérouler excède les concepts qui tendent à en rendre compte. Dans sa constitution, elle ne suit pas la rationalité à laquelle les concepts tendent. De plus, nous utilisons les concepts privativement, c'est-à-dire pour nier des propriétés avec lesquelles des choses se présentent elles-mêmes à notre expérience perceptive. C'est peut-être en raison de ces coupes qu'ils opèrent dans la continuité de l'expérience et de leur action privative que nous considérons que les concepts sont impuissants à rendre compte de l'expérience. Pourtant, ce que nous appelons la réalité est indissociablement expérience perceptive et expérience conceptuelle.

Une des questions que pose le réel est de savoir si les concepts que nous formons pour le construire de telle manière que nous puissions nous adresser à lui par des sentirs*, des idées et des actions ne produiraient pas des fictions purement abstraites sans continuité avec ce qui existe et qui empêche

de revenir ou, pour reprendre la métaphore du vol de l'avion, d'atterrir à nouveau sur le terrain de l'expérience.

Le problème n'est pas la production de fictions. De nombreux récits littéraires développent et enrichissent notre expérience du monde, créant des flux qui nous lient irrésistiblement à lui. Le problème réside dans ce que des théories, des idées, des concepts font, comme le dit Whitehead, «bifurquer la nature» (1998) entre le monde réel et le monde de la connaissance de ce monde ou des valeurs nous permettant de le juger. La nature bifurque entre la nature perçue et la nature construite. Elle bifurque aussi entre ce qui est objet de connaissance et ce qui est sujet connaissant. Existente alors deux mondes séparés, l'un des choses tenues pour étant réelles et objectives et l'autre des idées tenues pour étant abstraites et des valeurs, des significations qui sont comprises comme relevant du sujet. Dans la bifurcation, existent aussi deux espaces, l'un à l'intérieur de l'esprit, l'autre à l'extérieur. Dépasser le problème de la bifurcation de la nature impose de prendre en compte l'expérience humaine comme lieu où se rassemble ce que l'on tient pour réel et objectif et nos idées, valeurs et significations. L'expérience est celle d'un flux entre ces deux mondes. Pour l'éleveur de vaches, il n'y a pas le monde des ruminants et son monde d'idées, mais une continuité entre ces mondes qui permet de penser que les vaches sont «responsables» ou, pour utiliser un terme moins moral, «efficaces» quant à la manière dont leur éleveur les éprouve et les pense. (Despret, Porcher, 2007). L'éleveur énonçant «la vache est un herbivore qui a du temps pour faire les choses» (p. 69) ne fait pas que parler à partir de son monde d'idées du monde réel des vaches. Il dit l'efficacité des vaches à affecter ses sentirs et son monde d'idées et, en cela, il ne fait pas bifurquer la nature.

Si nous considérons que les concepts ne servent pas à disséquer la réalité, mais font partie de la réalité ou du réel de l'expérience, nous restons à l'intérieur de la vie, dans son «épaisseur active» (James, 2007, p. 176), et nous ne faisons pas bifurquer la nature en produisant des abstractions isolées. Il existe certainement des concepts qui se prêtent mal à rendre compte des mouvements et des pulsations du réel et qui les arrêtent en les morcelant. Lorsqu'ils ambitionnent de rendre compte du réel de l'existence des humains, le problème est de taille.

Ce que nous appelons des «faits sociaux» comme la pauvreté, le chômage, l'exclusion ne sont pas réels, ce sont des catégories abstraites. Pour accéder au réel, il faudrait prendre en considération la vie dans son épaisseur active,

c'est-à-dire prendre en compte un individu en tant qu'il est expérience produisant des expériences en nous, ces expériences étant elles-mêmes affectées par des idées de ces faits sociaux. Par exemple, une entité-idée à propos des chômeurs préhende une entité-chômeur et détermine son «réel», de même qu'une entité-idée à propos du fait social «chômage» préhende une entité-travailleur social et détermine des actes de pensée et des actions dans le monde et s'insère dans la rencontre entre la personne sans emploi et le travailleur social.

Le réel n'est ni une chose, ni un individu, ni une idée, mais l'activité de cette chose, de cet individu, de cette idée produisant d'autres activités chez d'autres entités. En ce sens, le réel est toujours relationnel. Ce ne peut être un phénomène social ou une problématique, mais la vie de telle entité-individu dans son environnement humain et non humain, même si parfois nous réduisons cette vie à cette abstraction qu'est la problématique sociale.